

Trémolo

Une fois le pied posé hors du car, une curieuse réverbération frôlait les oreilles des dizaines de passagers jusqu'alors inattentifs. Déconstruite et distante, elle ricochait sur les murs de la bouche de métro, les faisant tressaillir à chaque contact. À mesure que les passants s'y engouffraient, le pas rythmé, la drôle de mélodie se débrouillait et, tel le chant affamé de la sirène, envoûtait ses nombreux auditeurs. En remontant jusqu'à sa source, on découvrait d'abord un essaim grouillant de gens. En son centre se trouvait un homme courtaud et rectiligne armé d'un vieux violon terra cotta. Chapeau feutré renversé et à moitié rempli, chandail rayé et foulard orangé, Léon, quelle que soit la journée, se plaisait à transporter les foules.

Un jour, c'était Tchaïkovski qui berçait la marche calculée des citoyens. Pas moins rusé qu'un autre, Léon savait exactement quelles mélodies jouer afin de multiplier les pièces dans son chapeau. En réalité, il ne tirait que peu de plaisir à jouer les morceaux de Tchaïkovski, ceux-ci n'étant rien de plus que des bandes sonores insipides à ses yeux. Un autre jour, c'était quelque air populaire bonasse qui l'animait. Aux alentours de Noël, on reconnaissait ces inlassables refrains festifs et rigodons endiablés qui ravivaient les coeurs ankylosés par les gelées impitoyables de décembre.

Léon disait que le bonheur appartient à ceux qui écoutent. Certes, son public habituel écoutait ; il ressentait surtout. S'attroupaient, par beau temps, des dizaines de personnes qui pleuraient une mélodie fragile, lorsque Léon était d'humeur lyrique, ou encore qui dansaient lorsque ses coups d'archet augmentaient en cadence. Il avait toujours l'air précis qui revigore l'âme ; il sélectionnait savamment ses morceaux.

Léon jouait dans sa station de métro habituelle afin d'arrondir ses fins de mois, son maigre salaire de concierge dans une école primaire n'étant pas suffisant. En réalité, c'était le départ inopiné de sa tendre Jeanine qui l'avait poussé à sortir le violon de son boîtier, ce triste instrument qui s'empoussiérait depuis des lustres. Jadis, un Léon pimpant de vie avait rencontré sa douce moitié lors d'un bref arrêt dans une cantine populeuse. Lorsqu'il la vit, il fut tétanisé par sa beauté agreste, et, elle, par son beau parler. Ainsi ils se lièrent, épris d'une fusion passionnelle sans pareil. Des années durant, ils s'aimèrent. Puis, les embûches de la vie, inévitables, intervinrent, freinèrent la fougue. Elle voulait des enfants, lui, non. Il rêvait de s'établir au Pérou, elle pas. Éros et érosion allant de pair, ils s'effritèrent, jusqu'à n'être plus.

Alors, sa douce moitié perdue, il assomma ses aigreurs à coups d'archet, remplit le creux par les lamentations parfois perçantes de son vieux violon, son jeu encore engourdi par les années.

À tous les soirs depuis, étouffés, les concertos de Paganini – et non ceux de Tchaïkovski, ô jamais –, son violoniste préféré, chatouillaient les corridors attentifs et aphones de la petite école. La rumeur voulait que Léon eut tué de ses propres mains sa femme. Ainsi, sur son passage, les murmures fébriles des mômes, en un instant, se réprimaient. Les petites ombres fuyardes se dissipaient, au grand plaisir du concierge en qui, au fil des ans, l'aversion des enfants s'approfondissait davantage. Les plus preux d'entre eux, parfois, pénétraient dans son local afin d'éteindre les haut-parleurs, ou encore pour changer la musique, rien que pour l'embêter. Léon implorait incessamment la direction de mettre un code sur sa porte afin d'éviter le bris de matériel (mais surtout pour qu'on lui foute la paix), les haut-parleurs étant ceux dont on se servait lors des spectacles de talent organisés par l'école ou lors d'annonces formelles. Mais la requête tombait toujours sur des oreilles sourdes.

En cette fin d'après-midi de février, la cloche d'école sonnait plutôt comme un tocsin. À toute allure, la horde d'écoliers détalait. Léon alluma d'abord sa radio, puis ses haut-parleurs, qui couinèrent avant de diffuser la douce mélodie. Les longs corridors s'animaient de vibrations suaves alors que le petit concierge s'affairait à changer les sacs de poubelle. Fugace, une ombre s'échappa au coin de son œil. Il aperçut un mesquin visage qui, après s'être emparé d'un des sacs débordants, fuyait vers la droite. Léon partit à toute vitesse aux troussees du chenapan. En tournant brusquement un coin de mur, à bout de souffle, il tomba nez à nez avec le sac de poubelle, sans pourtant de trace du petit. Pantelant, il l'agrippa, tourna les talons et retrouva son vieux chariot sur lequel traînait un éventail impressionnant de produits nettoyants, de brosses et d'éponges. Il remarqua instantanément qu'on avait encore éteint sa radio. D'une poigne courroucée, il ouvrit la porte de son antre. Avança un doigt émâcié vers la touche d'alimentation de la vieille radio. L'enfonça.

Fidèles à leur habitude, les haut-parleurs couinèrent. Mais ils ne couinèrent pas seulement ; ils hurlèrent. Un bloc sonore aussi dense qu'une brique le happa en pleine tête. L'assomma de toute sa lourdeur. Quelque chose en lui se fragmenta. Épris d'un féroce soubresaut, Léon perdit pied et s'affaissa, sonné. Autour de lui brillaient une myriade d'éclats de sa propre âme, morcelée, à jamais muette.

Léon, en cette fin d'après-midi de février, devint sourd.

Tenace, il ne cessa pas pour autant de se donner en spectacle aux passants. Au début, c'était par devoir de fidélité à son auditoire qu'il renversait son chapeau de feutre sur le sol carrelé du métro et agressait de son archet le ventre de son violon. Durant quelque temps, les couples s'étreignaient encore à l'air poignant qu'interprétait Léon, qui s'était mis à ne jouer que du bon vieux Paganini. Mais, les prestations s'enfilant, les gens s'arrêtaient de moins en moins, ne reconnaissant plus les airs joués. Ses mélodies, au fil des années, se disloquaient, dépourvues de sens.

Cette après-midi de février, il perdit tout : son audience, son ouïe, sa dignité. Les rumeurs recommençaient à courir, plus véhémentes encore ; après tout, il avait peut-être bien tué sa femme. Il n'était plus qu'un miséreux, un désaxé. Rongé par les regards vénéneux des citoyens, il ne pouvait que baisser les yeux, se fiant aux légers chocs des pieds pressés sur le carrelage afin de rythmer son jeu. Il sentait dans ses doigts et son menton les frissonnements de son violon, ceux-ci se mêlant aux siens, créant un orchestre de mal-être. Alors, il arrêta de s'exhiber tel un animal de foire dans sa bouche de métro favorite. Il s'emmura, dans sa conciergerie, n'étant pourtant pas casanier, son jeu d'archet réduit à un triste soliloque.

Une éducatrice, un matin de mai particulièrement doux, entendit, étouffé, l'écho menaçant d'une plainte de violon. Léon, ce vieux sénile, avait évidemment oublié d'éteindre sa radio. S'engouffrant dans ce long couloir sombre, elle ressentait les puissantes pulsations des grincements de corde à travers ses souliers de toile. Elle ouvrit la porte de la conciergerie, les deux paumes bien appuyées contre ses tempes. Y trouva Léon, accroché à la tuyauterie. Des dizaines d'oreilles peintes en noir sur les murs de son antre, indélébiles. Paganini qui hurlait sa mort. Son violon terra cotta qui reposait sur le dos, désemparé.

Le cri de l'éducatrice se fondit, imperceptible, dans le vacarme.

Ce matin-là, les briques de la conciergerie ne tressaillirent pas au contact des notes de musique. Elles frémirent, accablées par le lourd silence qui y régnerait à tout jamais.

Vickie Miller-Vachon